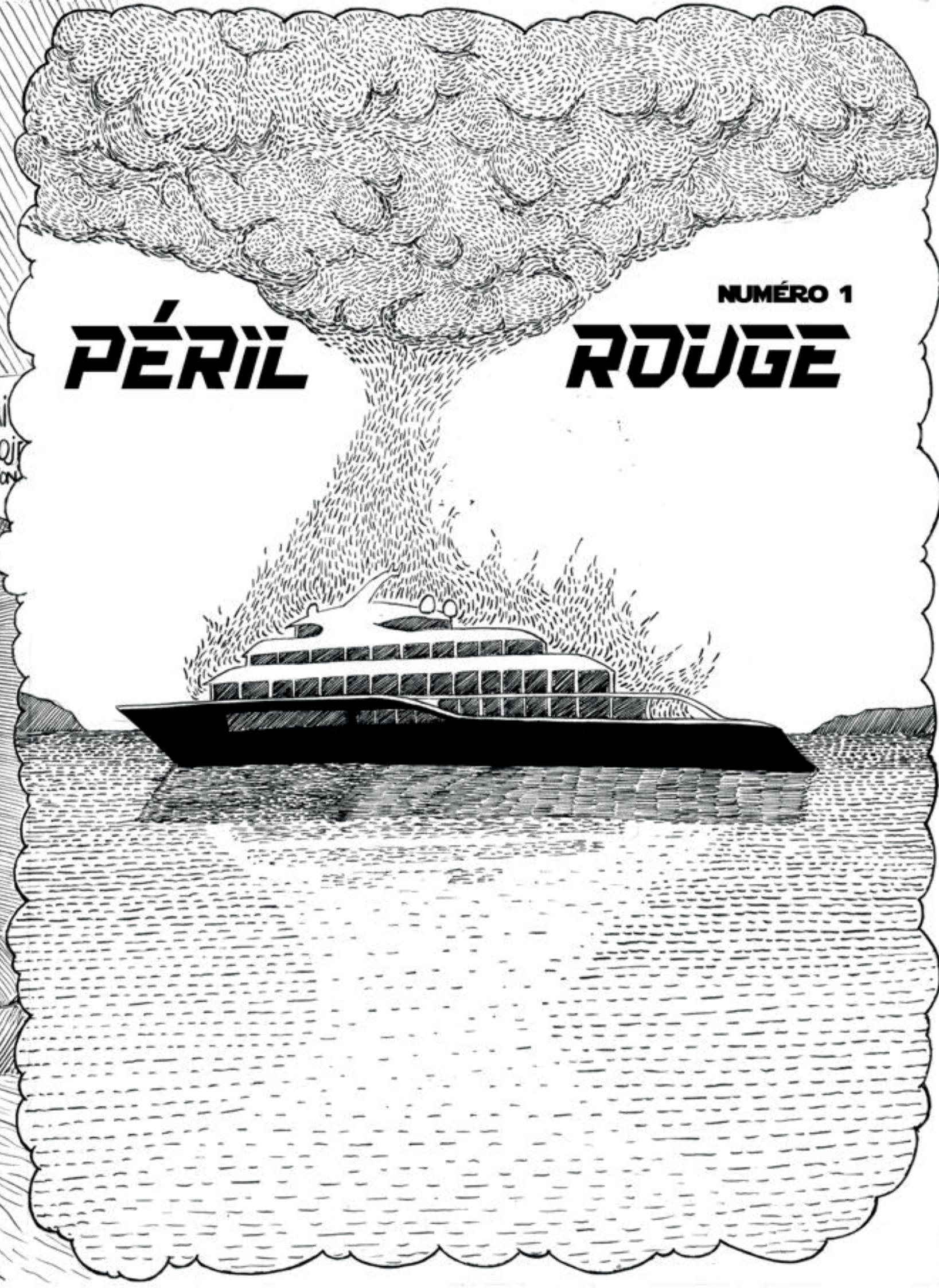


dans ce numéro :

- Relax taxpax
- Future ancienne infirmière
- Notes de lectures :
- Maria Nikiiforova la révolution sans attendre
- Tristan Léoni : la révolution iranienne
- Ma colère féministe
- De la haine des mecs à la haine du patriarcat
- VNR
- Rsisite à la croissance au beurre
- Embrouille à la caf 2
- Sur la situation en palestine



PÉRIL

NUMÉRO 1

ROUGE

« En aucun cas on ne doit céder au chantage de la condition ouvrière, féminine, homosexuelle, tiers-mondiale, ou autre. Nous n'avons de leçon de souffrance à recevoir de personne. La misère n'est pas pour nous une donnée quantifiable à mesurer pour déterminer le plus opprimé, donc le plus révolutionnaire potentiellement. Nous ne sommes pas les sociologues de la misère. [...] Bien plus, celui (celle) qui tombe victime de ce chantage à l'exploitation maximum, ou qui exerce une telle démagogie, prouve qu'il (elle) a encore besoin d'une justification ou d'une caution. Son besoin de révolution doit être bien pâle. La glorification de l'ouvrier en tant qu'ouvrier, de la femme en tant que femme, de l'homosexuel en tant qu'homosexuel..., autant de moyens pour briser l'aspiration à une communauté humaine. »

Paru dans le journal du Front Homosexuel d'Action Révolutionnaire en 1974

PÉRIL ROUGE fait partie de la Coordination Autonome de Brest, qui regroupe plusieurs collectifs autonomes brestois. Vous pouvez retrouver toutes les informations en allant sur le blog de la Coordination:

COORDBREST.NOLOGS.ORG

Voilà, le mouvement contre la réforme des retraites touche à sa fin. L'heure de reprendre l'écriture du Péril Rouge numéro un. L'occasion de rappeler comment ce journal est avant tout l'écho de notre actualité, de la production des différents groupes auxquels nous appartenons mais aussi les contributions de nos camarades. Les productions sont donc variées, récit du travail ou d'expériences personnelles, ou encore de lutte menées au sein de nos groupes, mais également des présentations de quelques livres de la Bibliothèque des Brûlots (à Brest) qui permettent de découvrir son catalogue. Ce journal est aussi l'occasion de s'intéresser à l'actualité immédiate pour tenter de faire émerger une position révolutionnaire sur des sujets comme la situation en Israël-Palestine.

Ce mois-ci paraîtra une série de textes qui méritent d'être présentés. Trois textes traitent de l'expérience de trois de nos camarades en tant que meufs, rapport à l'apprentissage de leur genre ou au patriarcat. Ces textes avaient pour but de servir d'introduction et de base de réflexion à une discussion dans le cadre de la première réunion d'élaboration d'un temps dédié à la question des diktats et inégalités de genre. En effet, ce temps nous paraissait essentiel pour deux raisons. Tout d'abord les inégalités liées aux sexes de naissance ou aux genres reste l'une des plus saillante inégalité au sein du prolétariat, des dépossédés. De plus à notre époque, nombre de courants du féminisme libéral tendent à faire du féminisme une affaire inter-classiste visant à une égalité mais au sein de l'inégalité entre individus que consacre la société de classe capitaliste et marchande.

De plus la montée de l'extrême droite donne un regain de forme aux organisations masculinistes militantes qui voient tant dans l'évolution des mœurs depuis un demi-siècle que dans les succès objectifs du féminisme libéral ou social-démocrate, le danger pour leurs idéologies qu'un dépassement des inégalités de genre induirait.

La création de ce temps a été pensé comme un temps en mixité. C'est à dire, qu'à part qu'à part exceptionnellement, toutes les personnes intéressées sont invitées à venir y prendre part. Cela s'oppose à l'organisation qui se développe dans une partie des milieux féministes et queer, la non-mixité comme réflexe idéologique. De plus il est plus que temps que ceux de nos camarades considérés comme des hommes prennent part au combat de leur camarades meufs. Trop longtemps ils se sont tenus à l'écart de ses questions ... Et ça les arrangeaient bien.

De plus cette année, une révolution a échoué aux portes du basculement en Iran. Elle avait pour cause une crise économique inédite mais surtout une révolte contre l'ordre patriarcal imposé par les Mollahs après la révolution de 1979, et ce n'est pas la première fois que les luttes pour l'émancipation des femmes permettent des flambées face aux états autoritaires. Dans les années 2000-2010 et 2020, l'Amérique du sud a été parcourue de luttes des femmes contre leur totale soumission dans le cadre de la famille sous-tendu par la religion catholique mais aussi contre les féminicides.

Il est donc évident qu'un groupe révolutionnaire visant le communisme et donc l'émancipation générale et l'abolition des classes et des hiérarchies se doit de s'emparer de la question de l'inégalité entre les genres. Toutefois nous le faisons pour l'égalité, pas pour une égalité de droits dans le cadre d'une société étatisée et capitaliste. Même si nous avons bien conscience que ses droits parfois permettent une amélioration objective du sort de pleins de nos camarades à travers le monde.



RELAX' TAMPAX !

Récit d'un procès qui n'a (presque) pas eu lieu

I - Il était un 8 mars dans l'Ouest...

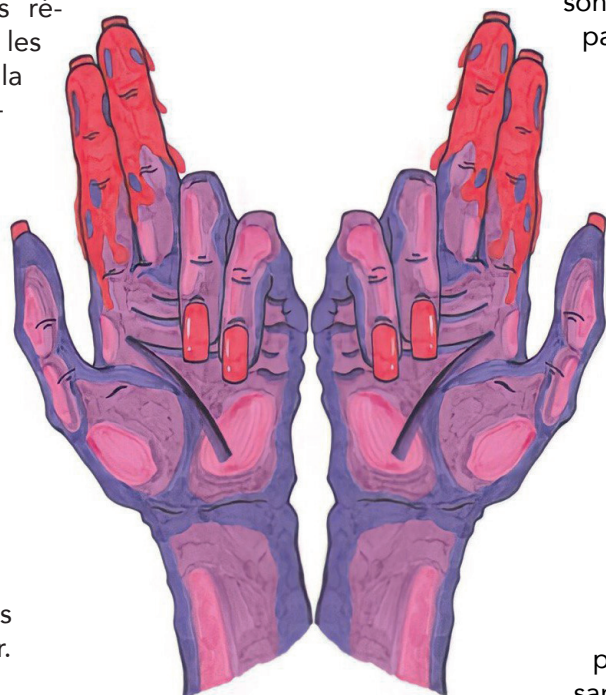
Le 8 mars 2023 à Brest, se tenait une journée de mobilisation internationale pour le droit des femmes et des minorités de genre, en plein mouvement social contre la réforme des retraites. Elle fut marquée par une action d'autoréduction dans une supérette Carrefour, décidée par l'AG des luttes Brest. À la fin de la manifestation syndicale, des dizaines de camarades s'emparèrent de toutes les protections hygiéniques possibles pour les redistribuer gratuitement par la suite. Les flics, échauffés par leurs échecs répétés à tenter d'empêcher les blocages économiques de la veille et plus tôt dans l'après-midi, voulurent siffler la fin de la récréation pour les manifestants les plus déterminés et créatifs. Ils chargèrent, dans la pagaille et la confusion, un cortège d'une centaine de personnes faisant route pour la fac, tels des cow-boys du Far West interpellant 5 personnes au hasard et ramassant au passage les protections périodiques qu'ils pouvaient bien trouver.

Les 5 interpellé.e.s, tout au long de la garde à vue, demeurèrent solidaires les un.e.s avec les autres en disant tous s'appeler Camille Dupont. Il.elle.s refusèrent de donner leurs empreintes ADN et palmaires, de même ils exercèrent leur droit au silence lors des auditions, à l'exception de l'un.e d'entre elles.eux qui n'avait malheureusement alors pas connaissance de ses droits.

Une heure après les interpellations, suite à une intervention à la sono, une bonne partie de la seconde manifestation féministe de la journée s'avéra solidaire des arrêté.e.s. La manifestation composa alors un cortège de plusieurs centaines de personnes venant mettre la pression au commissariat aux cris de « Libérez nos camarades ! ». Après un

long face à face, le rassemblement sera finalement dispersé dans les gaz. Cette solidarité directe et active obligea tous les policiers en poste au comico à sortir en ligne pour contenir la foule, rendant difficile la rédaction de PV d'interpellations et de contexte, ce qui se révélera des plus intéressants pour la suite de notre histoire...

24 heures plus tard, 4 des camarades, finalement identifié.e.s par les codés, ressortirent de GàV mu.ni.e.s d'une convocation à paraître au tribunal pour vol en réunion avec visages dissimulés et refus de prise d'empreintes ADN. Une des personnes réussit à sortir sous X et échappa donc aux poursuites.



II - Relax' y'a Ressac...

Déterminé.e.s à combattre la judiciarisation des pratiques politiques du mouvement, les inculpé.e.s et leurs camarades décidèrent de prendre en main collectivement l'affaire. L'essentiel des éléments retenus à charge était des images de vidéos surveillances 4K de l'intérieur du magasin. Lors de l'action, les policiers crurent voir des ressemblances entre les vêtements que portaient des camarades remplissant des paniers de serviettes hygiéniques et les sapes qu'auraient eu les inculpés lors de la garde à vue, allant jusqu'à relever des tâches prétendument identiques sur un pantalon. Un simple parapluie devant la caméra aurait probablement évité de longues heures de travail absurdes à s'esquinter les yeux sur la pigmentation des fringues. Ce travail n'avait pour but que de produire des identifications plus que contestables ; les flics persistaient ainsi dans leur production de matière judiciaire qui ne servait qu'à justifier leurs arrestations après coup. Après une lecture assidue et collective de leur dossier pénal, ne se reconnaissant pas sur les vidéos, pas plus qu'ils ne reconnaissent les faits qui leur étaient reprochés, les inculpé.e.s demandent à l'avocat qu'ils avaient saisi de soule-

parent de géopolitique, de rhétoriques anti-impérialistes ou bien simplement du contexte ancien et actuel de haine et de désespoir pour disqualifier cette position.

Nous leurs répondrons qu'à défaut d'être « réaliste » à court terme, la révolution est la seule option envisageable et désirable pour sortir de cette impasse. À long terme elle est donc la seule option viable et effectivement « réaliste ».

Et d'ailleurs de quel réalisme parle t-on ? Si le Hamas n'est pas suivi par les diverses bourgeoisies des états qui le soutiennent, il a peu de chances de gagner sur le plan militaire. Et quand bien même, si un embrasement et une extension du conflit se produisaient et aboutissaient à la disparition de l'état d'Israël, quel en serait le prix à payer ? Des milliers d'exploités et d'êtres humains massacrés de part et d'autre des deux « camps » ? Le gouvernement israélien semble en effet d'ores et déjà prêt à massacrer la population de Gaza. L'état de siège est déclaré, la population est déjà pilonnée...

Et au delà du potentiel prix à payer, quel en serait de toute manière l'intérêt ? Pour nous, les guerres des différents états et gouvernements ne sont jamais faites dans l'intérêt de leur population, à fortiori des exploités. Elles profitent toujours in fine à celles et ceux qui sont au pouvoir, et cela peu importe qui gagne à la fin...

Non, la seule disparition souhaitable de l'état d'Israël, c'est celle qui aboutirait par la volonté de détruire tous les états du monde et d'en finir avec tous les pouvoirs qui ne voient en nous que de la chair à canon. Et cette lutte, elle ne se fera pas contre les israéliens mais avec et pour les exploités israéliens comme ceux du monde entier.

On pourra aussi nous rétorquer qu'il est bien facile de porter ces positions de là où on est, nous qui ne vivons pas dans notre chair et notre esprit toute cette violence, toute cette déshumanisation. Et bien c'est peut-être justement quand on est dans ce genre de contexte qu'il faut parler. Quand on a une marge de manœuvre qui rend possible une prise de recul et une réflexion sur ce que l'on estime juste et désirable.

Quant à celles et ceux qui gardent des positions allant dans notre sens, alors qu'ils et elles sont touchés directement dans leur vie quotidienne par la politique colonisatrice du régime israélien, la réaction islamiste et la guerre, nous leur témoignons, pour ce que ça vaut, tout notre respect et notre admiration.

Car, il n'y a pas si longtemps, des luttes qui allaient en ce sens existaient encore dans cette région du monde et laissaient entrevoir d'autres possibilités.

En 2023, toute une partie de la société israélienne manifestait encore un franc désaccord avec Netanyahu sur la réforme de la justice, les critiques émises étaient alors de

plus en plus vives. En septembre dernier, on voyait même des lycéens en Israël qui refusaient de faire leur service militaire dans une armée d'occupation et condamnaient la politique d'extrême droite de Netanyahu.

En 2019, des palestiniens s'organisaient et descendaient dans la rue à Gaza pour protester contre la détérioration de leurs conditions de vie, manif d'ailleurs réprimées par les forces du Hamas.

De même, fut un temps où l'idée de libération de la Palestine, bien que ne faisant pas l'économie de la lutte armée, était portée par certains mouvements qui promouvaient un état unique laïc où chaque citoyen aurait les mêmes droits, peu importe sa religion et son origine. Bien qu'étatiste et social-démocrate, cette vision était pour nous porteuse d'un espoir plus grand que les perspectives d'une lutte à mort...

Encore une fois ce sont leurs guerres, nos morts !

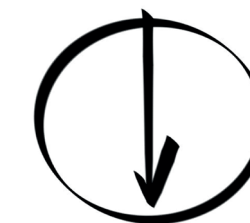
Contre le colonialisme israélien et tous les colonialismes ! Contre la guerre israélo-palestinienne et toutes les guerres ! Contre tous les états et tous les impérialismes !

Soutien à toutes les personnes qui vont encore subir une guerre qu'elles n'ont pas choisi, qu'elles soient de Gaza, de Cisjordanie ou d'Israël !

Soutien aux opposants politiques israéliens et à toutes celles et ceux qui ne tomberont pas dans le piège de l'union nationale de part et d'autre !

Force à tous les combattants et combattantes pour l'émancipation sociale !

Coordination Autonome de Brest



SUR LA SITUATION EN PALESTINE

Communiqué de la Coordination Autonome de Brest au sujet du conflit israélo-palestinien et de la situation en Israël-Palestine écrit suite à l'offensive menée par le Hamas le 7 octobre 2023 !

La situation actuelle en Palestine-Israël nous dégoûte profondément. Nous sommes dégoûtés par la colonisation de plus en plus agressive du régime israélien qui parque, exploite, tue et humilie d'autres êtres humains.

– Par le nationalisme israélien actuellement au pouvoir, qui justifie et fait la promotion de la politique terroriste, raciste et belliqueuse actuellement menée.

– Par ses soutiens ici et partout dans le monde qui justifient cette action car cela correspond à leurs visions nationalistes, à leur grille de lecture identitaire ou à leurs projets impérialistes et économiques.

– Par l'action militaire et terroriste du régime israélien, mise en place suite à l'offensive, elle aussi a dimension terroriste, menée par le Hamas. Cette action touche principalement des populations civiles qu'il a parqué et déshumanisé au fur et à mesure de sa politique d'expansion. Des populations qu'il n'hésite pas à massacrer et affamer.

– Par les souffrances et le désespoir des populations de Palestine qui sont le fruit de cette politique réactionnaire et dégueulasse.

Mais nous sommes aussi dégoûtés par la politique du Hamas et autres islamistes, par leur projet politique d'établissement d'une société islamique en Palestine-Israël tout aussi réactionnaire que le suprémacisme religieux du gouvernement israélien actuel.

– Par leur soutiens comme l'état iranien, bons qu'à réprimer celles et ceux qui souhaitent se libérer de la tutelle religieuse et patriarcale qu'on leur impose.

– Par le fait qu'ils utilisent et se nourrissent des souffrances et du désespoir à Gaza et ailleurs. Et cela bien que cette souffrance et ce désespoir des populations nous le comprenons. Du moins, nous essayons de le comprendre à défaut de le ressentir dans notre quotidien...

De même, bien que nous comprenions la volonté de combattre le racisme et le colonialisme par la violence ou d'autres moyens, nous sommes écoeurés par la stratégie de guerre nationaliste et religieuse des islamistes en Palestine qui vise à étendre et intensifier le conflit. Ce genre d'objectifs réactionnaires ne sert jamais les intérêts des populations mais favorisent ceux des différents pouvoirs en place. Cette stratégie vise d'ailleurs probablement à ce que les répercussions sur la population, la désespèrent encore plus et la poussent dans leurs bras.

Nous sommes écoeurés par leur fanatisme et leur idéologie morbide qui se nourrit du désespoir ambiant. Une idéologie qui n'envisage pas une libération et une émancipation effective des palestiniens mais un combat sacré dont la mort peut être l'ultime et glorieuse récompense...

Enfin, nous sommes écoeurés par leurs pratiques de terreur à l'égard des civils. Jamais massacrer des gens qui font la teuf, exhiber et cracher sur des corps de femmes nus ne seront considérés par nous comme des actes de résistance.

Dans cette situation critique, nous souhaitons toujours l'émancipation des dépossédés, de Palestine, d'Israël et du monde entier. Nous affirmons plus que jamais la nécessité de luttes qui visent à détruire tous les états et les systèmes d'exploitation dont ils garantissent le fonctionnement. Ce qui réglera définitivement la question de la domination en Palestine, comme dans le reste du monde, c'est une révolution sociale qui vise à saper tous les fondements sur lesquels prospèrent les divers nationalismes, identitarismes et fanatismes belliqueux: une révolution communiste et antiautoritaire, qui vise à l'union entre les exploités de tous les pays.

On nous répondra que cette volonté n'est qu'un mot creux, d'autant plus dans le contexte actuel. Nous voyons déjà les partisans des arguments teintés de réalisme qui se

ver des nullités dans la procédure (on explique plus bas ce que c'est). En effet de nombreuses pièces manquaient dans leur dossier. Suite aux échanges qui ont eu lieu entre les inculpé.e.s et l'avocat, ce dernier approuva les lignes de défense pensées en collectif.

III - Le procès le plus rapide de l'Ouest

Le jour du procès, une soixantaine de camarades présent.e.s dans la salle d'audience étaient venu.e.s apporter leur soutien aux 4 prévenu.e.s à la barre, refusant qu'on transforme leur lutte collective en une affaire judiciaire par définition dépolitisée et individualisée. L'avocat des prévenu.e.s plaida donc qu'en l'absence de :

- 1) PV de contexte (procès verbal décrivant le cadre général des événements menant à leur interpellation)
- 2) PV d'interpellation (procès verbal justifiant pourquoi et expliquant comment le policier arrête un suspect)
- 3) PV d'audition des agents interpellateurs (interrogatoire par un OPJ des policiers ayant arrêté les inculpés), il était impossible de savoir pour quels motifs et à partir de quels indices (descriptions physiques, comportements suspects...) les camarades avaient été arrêté.e.s

! S'appuyant sur une jurisprudence datée de mars 2023 à propos d'une affaire similaire lors du mouvement des gilets jaunes, l'avocat réclama donc la nullité de toute la procédure, les interpellations étant irrecevables. Le procureur prit ensuite la parole, qualifiant le travail des policiers de « déplorable » et la jurisprudence soulevée par l'avocat de « très solide », battant ainsi en retraite sans même chercher à livrer combat.

La parole ira alors à la partie civile, c'est à dire au gérant du carrefour, qui geignit d'avoir perdu « 1400 balles de sa poche », la somme évidemment gonflée de ce qu'il aurait aimé pouvoir se faire sur le dos des précaires ayant besoin de protections hygiéniques (qui est un bien de première nécessité) et qu'à défaut il espérait soutirer aux maigres finances de nos camarades.

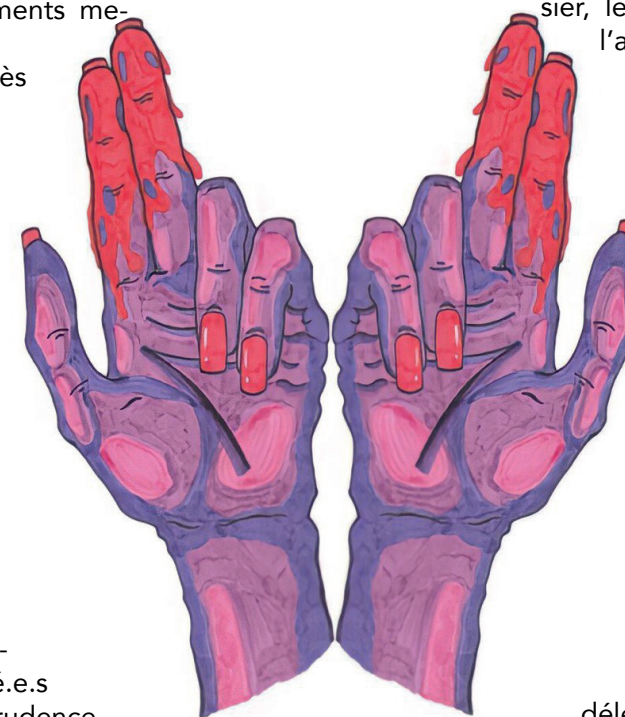
Après à peine un quart d'heure de délibérés, le juge décide donc en toute logique d'annuler toute la procédure à l'encontre de nos camarades (sous x ou non) qui peuvent donc repartir libres, entouré de leurs proches et bien décidés à repartir pour de nouvelles aventures, le tout dans une explosion de joie collective et communicative.

IV - La morale de l'histoire ?

- La solidarité du mouvement tout au long de la procédure est ce qui a permis la déroute policière une fois au tribunal. La solidarité des interpellés en GâV qui se motivent et se soutiennent les uns les autres à ne rien déclarer, les manifestantes qui viennent mettre le commissariat sous pression pendant des heures, les lectures collectives de dossier, les rendez-vous à plusieurs avec l'avocat... On part tous ensemble lutter dans la rue et on repart tous ensemble du tribunal.

- Rien n'est jamais perdu d'avance, même avec de la vidéosurveillance qui produit des images d'excellente qualité. Ce, d'autant plus si on a des fringues unies pour tout les manifestants et des parapluies pour se protéger des caméras.

- On a tout à gagner à prendre ensemble en main son dossier, plutôt que de tout déléguer aux professionnels de la justice.



Notre force ne peut être que collective !

**RELAX Y'A
RESSAC !**

FUTURE ANCIENNE INFIRMIÈRE

Ceci est un ras-le-bol

Il est utopique de penser qu'un.e infirmier.e, un.e soignant.e de manière générale puisse prendre en soin correctement dans les conditions actuelles. Être humaine, prendre le temps de donner un peu d'écoute à des personnes qui se sentent vulnérables au moment où elles demandent de l'aide.

Chacun.e son choix, personnellement ce qui m'a le plus plu pendant mes études c'est les lieux de vie, l'addictologie et la psychiatrie, ayant rencontré des soignants qui se remettaient en question et qui n'appliquaient pas bêtement ce qu'on nous balance en quelques heures à l'école. Des personnes qui voulaient faire au mieux pour les personnes soignées et pas pour les propriétaires qui voient le soin par l'argent, restant humains. Malgré le fait que je commençais à apercevoir les conditions dignes d'une

usine, que je commençais déjà à avoir une boule au ventre lorsque des patients me remerciaient pour du temps consacré. Souvent, quand j'avais un doute - déjà - à propos de "est-ce que je continue, est-ce que je laisse tomber ce métier ?" je recommençais et continuais parce qu'un patient, un résident, une famille d'une personne m'avait remerciée, m'avait donné un petit surnom, m'avait appelé pour ne pas être seul au dernier souffle, faisait un signe comme quoi j'avais réussi à lui donner un tout petit moment de répis.

Enfin, arrive la fin des études, la fin de trois ans passés à écrire, essayer de prendre en soin, faire des recherches de son côté parce que les cours ne suffisent pas, trois ans à osciller entre stress, fatigue puis à nouveau stress.

La première prise de poste, la peur de faire une connerie, de mettre en danger quelqu'un, parce que maintenant je ne peu plus appeler l'infirmier.e au secours, je suis celle qu'on va appeler pour une urgence.

Le temps passe, je prends davantage confiance en moi, j'ai de moins en moins cette boule au ventre, mais je commence à être fatiguée mentalement et physiquement en rentrant chez moi. Je n'ai plus beaucoup de force pour faire ce qui me plaît une fois rentrée chez moi.

Pendant le premier confinement, je suis en colère lorsque j'entends les gens applaudir à 20h, à me dire dans le bus «mais en fait, tu veux que les soignants en aient quoi à foutre des encouragements, tu veux pas plutôt arrêter de voter, et en plus pour des connards qui ne donneront pas plus de moyen ni au soin, ni à l'éducation ?».

Puis je prends un peu plus d'expérience, je ressens de la frustration lorsque je finis la deuxième partie de mes études, oui j'ai repris des études pour me spécialiser, pour tenter de voir un peu autre chose, pour tenter d'avoir plus

de temps avec les gens. Résultat : encore plus de frustration quand en stage tu as le temps de faire de réels suivis pour les patients, et que, une fois diplômée on t'embauche pour faire ça en plus d'un temps plein en tant qu'infirmière, il y a pas un problème de calcul quelque part ?

Puis les conditions de travail se répètent et je remarque le même schéma partout où je vais bosser, «on a pas les moyens», «on a pas le temps», «mais on va pas faire grève, tu te rends compte, qui va soigner X, ça va retomber sur tes collègues», «non je ne ferai pas grève, je toucherai encore moins d'argent», «non, je n'aime plus ce que je fais, mais bon, tu veux que j'aïlle où, c'est partout pareil».

Un cercle infini de conditions de merde, de prises en soin qui n'en ont que le nom, d'asservissement des gens par les gens, le tout dirigé par d'autres gens qui n'en ont rien à foutre du soin, qui ne pensent qu'à leur billet de fin de mois.

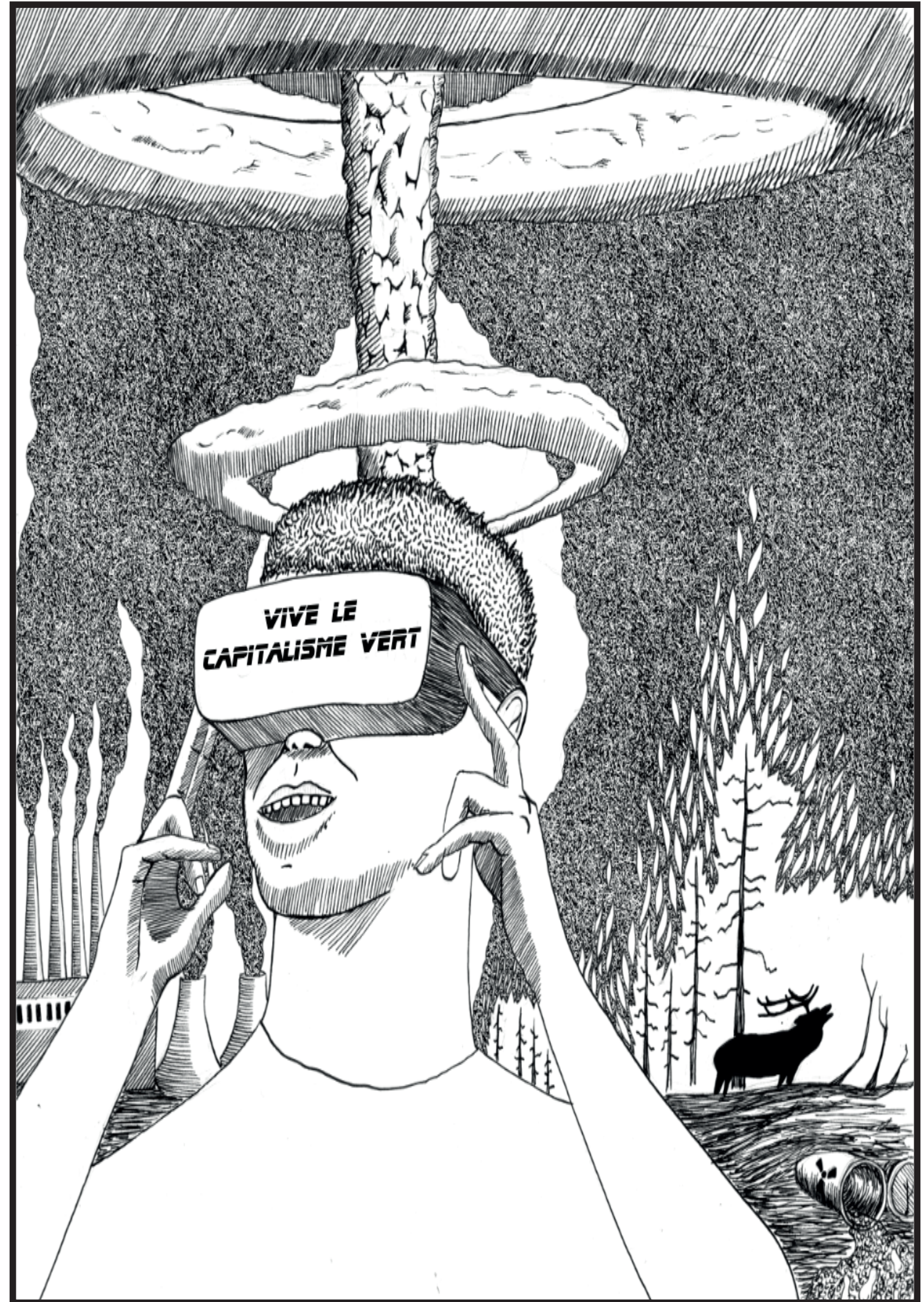
Après plusieurs lieux testés je me dis, «tiens et si je retentais le public», mais à quelles conditions ? Équipe roulante pendant minimum un an, tu sais au dernier moment où tu vas, tu ne choisis absolument rien, tu as ton planning de la semaine suivante au dernier moment, donc rien que tu puisses prévoir pour toi, mélange de jour et de nuit, un week-end sur deux travaillé, et pour mettre la cerise sur le gâteau le cadre qui fait ton entretien te sort «oh mais je ne considère pas les gens comme corvéable à merci».

Je suis dégoutée, je me renseigne sur ce que je peut bien faire après ce métier que j'adorais, mais qui maintenant me fruste, me rend triste, me met en colère.

Je lis les informations, «suite au COVID espérance d'exercice d'une infirmière est de 5 ans», «cette année est la première année où il n'y a pas assez d'étudiants pour remplir les promotions dans les écoles», les articles sur les déserts médicaux, les textes qui passent comme quoi un passage au urgences sera facturé si on y passe pas la nuit, et j'en passe. Aucune remise en question de la part des dirigeants, rien, ça n'est pas rentable, alors ils n'en ont rien à foutre. Voilà, désormais je quitte ce métier, je participe à un collectif de soins gratuits, je vais sûrement faire du bénévolat pour avoir le temps avec les gens qui demandent à être écoutés. Je fais ça pour moi, pour les gens, sans avoir à rendre de compte à un patron et au moins je suis en paix avec ce que je fais, et j'utilise ma colère correctement.

Le soin est en train d'agoniser, il ne faut pas le réformer, il faut le détruire pour mieux le reconstruire, avec les gens soignés, pour les gens soignés.

Voilà, un petit pavé dans un océan de merde.



EMBROUILLE À LA CAF 2

Un pote vient nous voir à la permanence du collectif entraide-action, il a un double problème, la CAF, malgré plusieurs envois de documents, ne lui verse pas ses APL et ce depuis X mois. La Caf prétexte à chaque fois que de mauvais documents sont envoyés. Second problème qui couronne le tout, c'est l'agence immobilière qui doit recevoir les APL en retard, or les loyers ont déjà été versés au complet à l'agence. Cette dernière, malgré les demandes, dit refuser de rendre le surplus qui est pourtant nécessaire au pote.

Deux décisions sont alors prises, nous irons collectivement à la Caf pour demander l'accélération du dossier et ensuite si besoin nous irons mettre un coup de pression à l'agence immobilière.

Le jour J devant la Caf nous sommes une dizaine, il est 11h, la queue devant la caf est déjà conséquente. Un vigile est présent pour faire rentrer au compte goutte des gens. Arrivé à notre tour il semble dépassé par notre nombre et nous consentons de rentrer deux par deux comme les autres gens.

Le pote et 2 soutiens commencent la discussion avec trois agent.e de la Caf. Durant ce temps les portes battantes qui s'ouvraient régulièrement à l'aide d'une télécommande ne s'ouvrent plus. Les soutiens à l'intérieur comprennent qu'ils ne nous laisseront pas rentrer et que le dossier va rester tel qu'il est. Cette crainte est vite confirmée quand le vigile fait rentrer les personnes derrière les soutiens encore dans la queue. La porte se referme déjà, que les soutiens à l'intérieur nous font signe de rentrer, un pied dans les portes automatiques et nous voilà toutes et tous dans le sas.



La tension monte d'un cran, le vigile plus dépassé par les événements que réellement vindicatif fini par essayer de sortir physiquement un camarade. Face à la résistance du camarade et le haussement de ton de tous les autres, il comprend qu'il va être compliqué de tous nous sortir et finit par abandonner totalement.

La tension redescend instantanément, et cette fois ce sont les responsables de la Caf qui sont dépassés. La discussion sur le dossier reprend de plus belle et certains soutiens se baladent tranquillement dans la Caf et commencent à jouer avec flyers et imprimantes.

En à peine 10 minutes, la décision tombe, les responsables de la Caf nous annoncent que le dossier sera réglé dans les deux jours. Dès lors, le groupe heureux en discute avec les autres usagers de la Caf pour se rendre compte que les tracts ont été oubliés.

Nous finissons par gaiement repartir, alors qu'une voiture de police finit par arriver, cette fois-ci ils arriveront trop tard. Nous allons tranquillement prendre l'apéro. Deux jours après, la nouvelle tombe par mail: non seulement la thune a été versée mais en plus directement sur le compte du pote.

Dans le prochain épisode d' « Embrouille à la caf » : des flics, un mouvement social, et des procès.

NOTE DE LECTURE

Maria Nikiforova, la Révolution sans attendre : L'épopée d'une anarchiste à travers l'Ukraine (1902-1919)

Le parcours de vie de Maria Nikiforova, plongée dans les luttes sociales et les secousses révolutionnaires de la Russie au début du XXe siècle. Ouvrière dans une distillerie, Maria rejoint un groupe anarchiste-communiste partisan d'une révolution sociale radicale dans un Empire russe à mi-chemin entre capitalisme sauvage et féodalisme décadent. Partisane du terrorisme, comme nombre de groupes révolutionnaires de l'époque, elle soutient au sein de l'anarchisme russe une ligne de terreur contre la bourgeoisie dans son ensemble et non pas seulement contre ses pires représentants. Viennent alors les attentats et les expropriations qui lui valent la condamnation à mort commuée en prison à perpétuité et enfin la déportation en Sibérie puis l'exil. Après s'être installée dans divers pays au gré des événements, vient la Première Guerre mondiale. Maria, comme nombre d'anarchistes russes, décide alors de s'engager en faveur des alliés (dont la Russie du tsar fait alors partie) contre l'Empire allemand suite à la prise de position en leur faveur de Kropotkine, l'un des pères de l'anarchisme russe.

À contrario, nombres de révolutionnaires (dont des anarchistes) décident de s'engager en faveur d'une position internationaliste que l'on peut résumer par « guerre à la guerre ». Une position en désaccord avec la majorité du mouvement ouvrier international qui, en abandon de l'internationalisme, soutient alors selon les pays et les positions politiques, les alliés ou les empires centraux.

Enfin, vient 1917 et le début de la révolution russe à laquelle participe pleinement Maria. De retour du front, elle s'organise dans son Ukraine natale et est partisane d'une révolution sociale radicale. Elle prend alors position pour l'auto-organisation des travailleurs, paysans et soldats avec pour but une émancipation sociale

générale. Puis vient la guerre civile, la lutte contre les blancs, les bourgeois et bientôt les bureaucrates rouges qui souhaitent faire leur révolution au détriment des masses exploitées. Maria organise des détachements de gardes noirs, rencontre à plusieurs reprises Makhno, partisan tout comme elle d'un communisme anarchiste et anti-autoritaire. Au cours de la guerre, elle expérimente diverses formes d'organisation armée, privilégiant in fine, sous la pression des événements, la lutte clandestine et la guérilla contre tous les pouvoirs autoritaires qui s'affrontent en Russie. Elle et ses camarades estiment que rouges comme blancs (à fortiori leurs chefs) doivent périr pour le triomphe d'une réelle révolution sociale et émancipatrice...

Le parcours de cette anarchiste nous rappelle donc les luttes passées, leur complexité et leur dureté. Mais, loin d'être une simple biographie, le bouquin nous narre aussi un pan de la révolution russe et du mouvement anarchiste communiste, souvent occultés par l'histoire, à fortiori par les « gagnants » de la révolution, les bolchéviques. Il nous montre, que loin d'être écrite d'avance, la partie aurait pu être différente, que la révolution russe n'était pas vouée à accoucher du capitalisme d'état autoritaire qu'était l'URSS. Cet état responsable d'une terreur et d'un endoctrinement de masse qui a par la suite servi de modèles à toutes les crapules et bureaucrates du mouvement ouvrier pendant presque deux décennies, au détriment des dépossédés et de l'idée même d'émancipation.

En somme, ce bouquin et le parcours qu'il décrit, ont bien un mérite, c'est celui de montrer et de raconter qu'en Russie, nombre de révolutionnaires sincères ont tenté, comme ils et elles l'ont pu, de réaliser ce vieil idéal d'un monde sans oppression.



NOTE DE LECTURE

La Révolution Iranienne : Note sur l'Islam, les femmes et le prolétariat

Écrit en 2019, le livre dépeint avec précision la société Iranienne, avant la révolution de 1979. Il s'affaire à contextualiser le climat politique et social qui mène aux événements qui font tomber le régime du chah, dictateur fantoche mis en place par les États-Unis en 1951.

Très didactique, il explique d'où vient le chiisme (l'un des deux principaux courants de l'islam dont l'Iran est constitué majoritairement) et comment il est instrumentalisé en idéologie politique. Mais aussi comment la dictature ultra-répressive du chah fonctionne avant et pendant l'insurrection.

Le livre est décomposé en plusieurs chapitres traitant chacun d'un aspect de la révolution :

de la place du prolétariat, des femmes, des religieux et de la bourgeoisie dans les grèves massives, manifestations et émeutes qui rythment l'année 1978-1979.

L'intérêt de ce livre est multiple. Il décrit une insurrection qui fait vaciller le pouvoir en place dans une société ultra-répressive et libérale alors même que les organisations «de gauche» (syndicats, partis politiques) y sont très peu structurées ou condamnées à la clandestinité.

Il retrace comment la religion, utilisé d'abord comme symbole de lutte contre un régime, devient une force contre-révolutionnaire.

Puis une fois les mollahs hissés au pouvoir de la toute nouvelle république islamique comment des réformes sociétales (casse du droit des femmes, interdiction de l'homosexualité) ont permis de ne rien changer (au mode de production) si ce n'est de remettre en marche l'économie dans un décor encore plus réactionnaire et autoritaire.

Elles déclencheront un mouvement de révolte

des femmes, qui révélera au public international la réelle nature du régime.

Il est intéressant de comparer le rapport aux symboles religieux du mouvement à ceux du soulèvement récent en Iran (2019-2023), certains se retrouvent totalement inversés : le port du voile par exemple y est un symbole de protestation en 1979 alors que son rejet y est devenu une défiance du pouvoir en 2019.

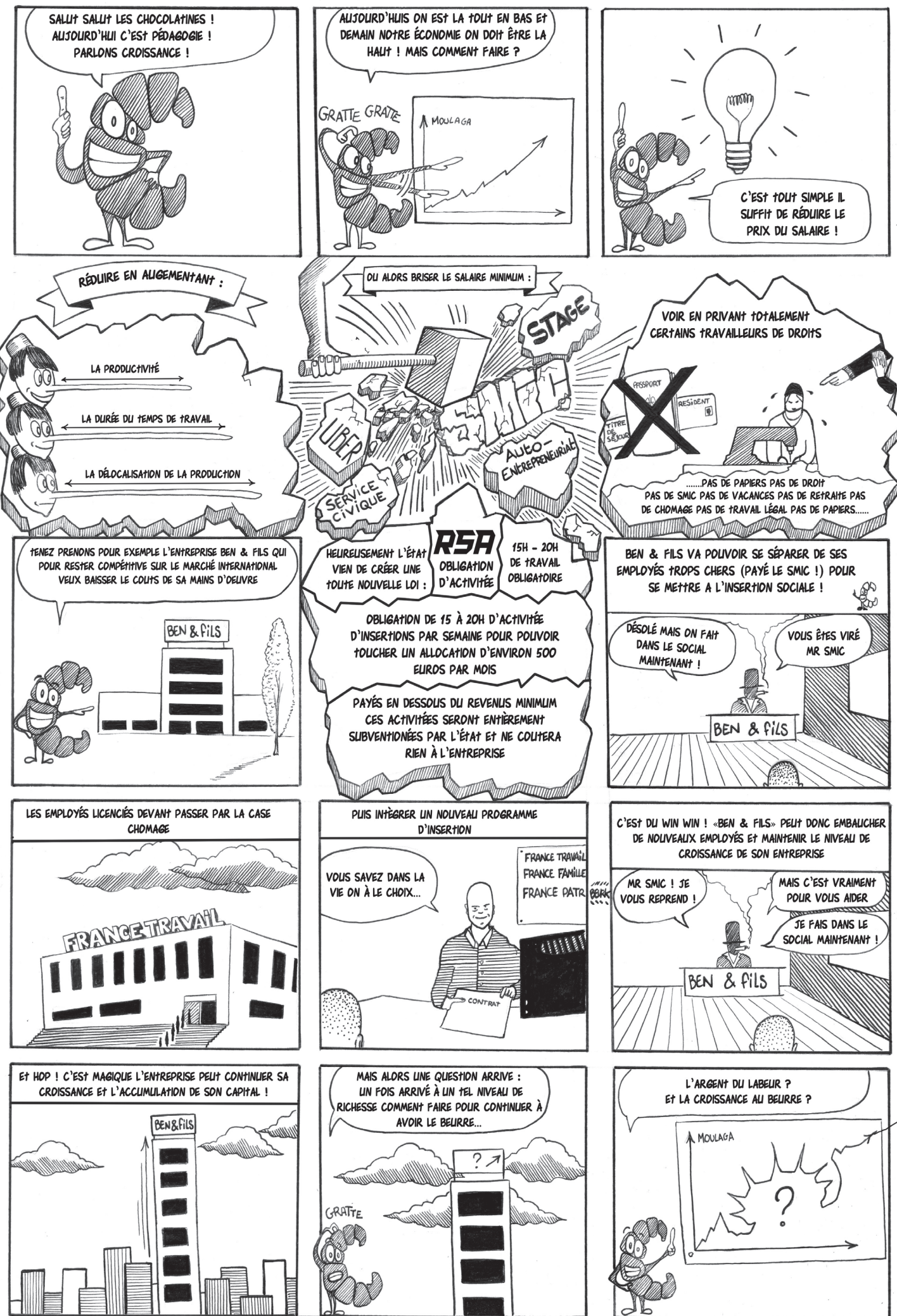
Enfin la naïveté des organisations de gauche nationales et internationales, qui voient pleins de promesses dans cette lutte anti-impérialiste notamment dans la nouvelle république islamique, qui, l'espèrent-ils, conduirait à une démocratie leur permettant enfin de s'organiser.

L'espoir se transformant en douche froide, fin 1980 l'Iran compte plus de la moitié des exécutions capitales dans le monde, dont une bonne partie sont des opposants politiques.

Mention spéciale à Michel Foucault qui, du fait d'une méconnaissance du contexte et de la société iranienne, se

retrouve complètement à côté de la plaque dans son analyse des événements et glorifie la personnalité montante de Komeini et de sa république islamique. « Il a le mérite de nous rappeler qu'il n'est point de sauveur suprême, pas même parmi les philosophes. »

CETTE PLANCHE N'A PAS DE CARACTÈRE INFORMATIF MAIS PLUTÔT SPÉCULATIF. IMAGINONS QUELLE TOURNURE POURRAIT PRENDRE UNE RÉFORME DU RSA DANS UN FUTUR PROCHE.





avec mes copines, on ne fait pas peur, mais il suffit que le moindre mec s'interpose pour qu'on me foute la paix.

Je suis vénère d'être obligée de faire croire que j'appartiens déjà à un mec pour qu'on me laisse tranquille, un mec même fictif vaut toujours plus qu'une meuf.

Je suis vénère parce que le peu de fois où je décide de me démerder seule, on menace de me frapper, de me violer, ou on me dit que je parlerais moins avec un flingue dans la bouche.

Je suis vénère contre les mecs qui ont refusé de me raccompagner chez moi quand je leur demandais, vénère qu'ils ne se rendent pas compte d'à quel point ça me coûtait, d'à quel point je me sentais humiliée de ne pas pouvoir faire une chose aussi simple toute seule.

Je suis vénère contre tous ces gens qui me disent que je ne peux pas faire ci ou ça, je suis vénère parce que j'ai intégrer certains de ces trucs là et que je galère à les dépasser, je suis vénère parce que maintenant j'ai peur du jugement de ces mecs, de pas être à leur hauteur, de pas être assez forte.

Je suis vénère quand je commence à m'organiser politiquement et à constater que les biais sexistes se répètent, que les mecs sont toujours plus à l'aise de prendre la parole quand en face les meufs pèsent chaque mots, doutent et ont peur de se faire juger.

Je suis vénère de voir que dans certains espaces on écouterait toujours plus un mec qui dit de la merde plutôt qu'une meuf qui dira quelque chose de pertinent.

Je suis vénère quand, lorsque je réponds à certains mecs pour

parler de ce que je fais, ils me coupent et/ou se cassent.

Je suis vénère contre moi-même de pas me sentir capable de parler, de pas me sentir à la hauteur, de me sentir conne, d'être juste là avec mon ressenti et ma colère, avec mes idées tirées de mon vécu quand tout le monde me parle de théorie, et que j'arrivais même pas à verbaliser le fait que j'avais l'impression de pas être à ma place où que des trucs sexistes pouvaient se rejoindre dans les milieux politiques, même ceux qui tendent le plus à ne pas reproduire ces trucs.

Je suis vénère parce qu'à cause de tout ça à un moment j'avais plus envie de parler avec des mecs, dans les milieux politiques je les trouvais méprisants et arrogants, dans la vie de tous les jours je les trouvais tous complètement cons.

Je suis vénère parce que j'ai fini par capter que certaines meufs étaient plus sexistes que certains mecs, que l'éducation jouait un rôle essentiel dans nos schémas de pensées et que le chemin est encore long.

Je suis vénère parce que je suis entourée de tout un tas de mecs chouettes mais qui parfois d'un rien me vénèrent, parce qu'ils sont des mecs et qu'ils réactivent tout un tas de trucs par un simple geste ou un simple mot, que parfois j'arrive pas à leur expliquer pourquoi je suis vénère, que parfois ils comprennent pas mes explications.

Je suis vénère contre moi-même de parfois encore résumer les mecs à leurs stéréotypes de genre alors que c'est tout ce que je ne veux pas qu'on fasse avec moi, d'être parfois traversée très fort d'élan de misandrie alors que mon objectif reste de construire

une société plus chouette toutes ensemble, mais que parfois c'est pas simple de dealer entre théorie et ressenti.

Les trois témoignages qui suivent ont été écrits par des meufs pour illustrer leurs rapports ambivalents et évolutifs vis-à-vis des mecs et du patriarcat mais aussi, de manière plus générale, ce que propose le féminisme. Ils ont servi de bases à une discussion autour de la question féministe au sein de la coordination puis de la mise en place de temps de discussions réguliers.

MA COLÈRE FÉMINISTE

Quand j'étais plus jeune, j'ai très vite eu conscience que j'étais une meuf et que ça allait poser problème. J'étais vénère, mais je ne savais pas trop contre qui, ni contre quoi, j'étais juste vénère contre tout ça. Puis les années sont passées et un jour j crois que j'ai eu besoin de diriger cette colère envers un truc concret. Comme si, juste être vénère contre le patriarcat qui en fait est un truc plutôt abstrait, bah ça suffisait plus. J'avais besoin qu'on l'entende ma colère, j'avais besoin qu'on capte que j'étais vénère et déter à changer toute cette merde. Et tu me diras, quoi de mieux que les mecs comme objet de ma colère ? Bah ouais, petit à petit j'étais de plus en plus vénère contre eux, et de manière très individuelle en plus. J'me disais que de toute façon, ils captaient rien et puis qu'ils seraient jamais autant déconstruits qu'une meuf puisqu'ils vivaient pas les mêmes discriminations.

Et plus le temps est passé et plus je me suis enfermée dans ce schéma qui dirigeait ce sentiment d'injustice envers eux.

Au début c'était un peu : « Oui non mais en fait il peut pas capter c'est un mec ».

Puis ça a dérivé : « De toute façon, on est beaucoup mieux en s'organisant sur cette question en non-mixité ».

Pour finir par me dire qu'un mec, peut pas se dire féministe parce que c'est un mec par définition, un oppresseur et que être allié, à la rigueur, c'est p't'être le seul truc qu'il peut faire.

Et c'était pas que dans cet aspect là de ma vie. Je me suis surprise à me vénère dans ma vie perso sur des situations qui relevaient bien plus d'histoire de personnalité que de différence d'éducation genrée entre moi et le mec. C'était une spirale infernale ou j'voyais les mecs comme potentiellement des gros connards avant de les considérer comme des personnes à part entière. J'voyais

tout par le prisme de cette colère qui au final me faisait bien plus de mal à moi qu'à tous ces mecs.

Et bien sûr toute cette colère elle était alimentée par des réseaux féministes hyper communautaires et misandres que je pouvais suivre, et plus je likais des postes, plus j'en voyais. Merci l'algorithme. J'étais noyée dans tout un tas de conneries qui, à l'inverse de soulagée cette colère et d'en faire quelque chose de vrai, ne faisait que la renforcer et me renfermer sur moi-même.

«Si on change tout c'est tous ensemble»

Puis un jour, je sais plus trop comment ni pourquoi, ça m'a fait tilter et je me suis demandée texto : mais est-ce que je suis vraiment d'accord avec tout ça, avec tout ce que je pense, si tant est que c'est vraiment ça que je pense ? Et j'ai décidé d'arrêter d'en causer, j'ai décidé d'arrêter de suivre tous ces trucs. J'ai pris du recul, j'ai regardé aussi moins de contenus anxigènes genre « les mecs piquent des meufs en boîte » ou des témoignages de récits un peu hardcore de meufs. Et j'ai fait une pause. Une vraie pause. Dans un premier temps j'essayais de plus y penser, même si la colère elle, elle était toujours là.

Puis j'ai commencé à observer, à analyser des situations de manière plus détachée. Et au fur et à mesure j'ai commencé à trier. D'un côté, j'arrivais à admettre que certains comportements de mecs n'étaient en fait que liés à leur personnalités, à leur

ressentis ou à leur histoire (des situations dans lesquelles n'importe quelle meuf avec les mêmes conditions réagirait de la même manière) ; et d'un autre côté j'arrivais à voir plus claire quand la situation était réellement craignos.

S'en est suivi beaucoup de réflexion personnelle autour de la notion de « call-out », de l'éducation de manière générale, d'une vision plus politique et large de cette question-là. Sans rentrer dans les détails, tout un tas de choses se sont mises en place petit à petit. J'ai commencé à revoir les mecs comme des personnes avant tout. Et je me suis rendue compte que, parfois, je l'admets, certains mecs sont bien plus chouette politiquement qu'une meuf random que je peux croiser au taf par exemple.

Ce serait mentir que de dire que la colère est partie. Elle est toujours là, et parfois je peux pas m'empêcher d'être trop vénère contre les mecs. C'est un sentiment que j'accepte et que j'arrive à mieux capter maintenant même si c'est pas toujours facile, surtout quand certaines situations sont trop craignos. J pense juste qu'on doit faire société tous ensemble. Certes je veux pas de celle-là, mais celle que je désire ne se fera pas sans les mecs et ça c'est indéniable. Faut juste qu'ils se saisissent eux-aussi de ces question-là. Si on change tout c'est tous ensemble. Donc même si je galère des fois avec ce sentiment, j'essaye toujours de me rappeler ça et d'en faire un truc cool. P't'être que ma vision va changer, p't'être pas, en tout cas là maintenant, elle est comme ça.

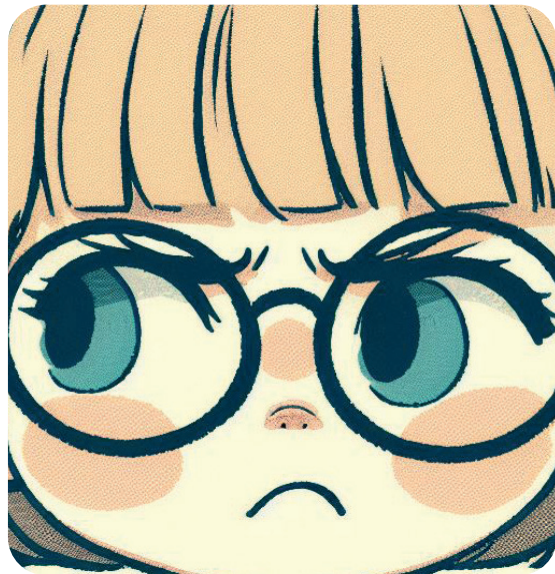


DE LA HAINE DES MECS À LA HAINE DU PATRIARCAT

Quand j'étais petite, j'avais presque que des potes mecs, je ne faisais pas de différences, les gens alentour non plus. J'ai eu la chance d'avoir des parents qui m'offraient les jouets que je voulais sans injonctions de genre. Puis en grandissant, les différenciations commencent, premières remarques par des gens extérieurs, premiers potes qui ne me considéraient pas de la même manière que d'autres potes parce que je suis une meuf, ils ne m'invitent pas forcément à toutes les activités en disant que ça ne me plairait pas, sans jamais me poser la question bien sûr. Puis, au fur et à mesure que je grandis, j'ai le droit à des remarques permanentes sur le physique, sur le comportement, sur les relations avec les autres, sur les activités, avec de plus en plus le sentiment d'être sur une ligne de crête permanente, de ne pas faire ce que je veux, de pas être libre de mes goûts et de mes choix, sous prétexte que je suis une fille. Puis l'adolescence avance, les premiers suiveurs, les premiers sif-fleurs, les premiers harceleurs. Avec, la petite cerise sur le gâteau, les remarques de la famille sur les sorties : au lieu de «ils sont cons» c'est plutôt des «rentre pas toute seule», «fais attention à toi, ne rentre pas trop tard», «ne va pas dans cet endroit le soir» comme si c'était d'une quelconque façon de ma faute si jamais je me fais harceler. Tandis que les potes mecs rentrent quand ils veulent, sortent quand ils veulent uniquement selon leur âge. En réponse à cela j'ai eu pendant longtemps des réactions de défiance, je faisais des choses qui ne me plaisaient pas forcément pour prouver que je pouvais faire pareil et mieux qu'eux, pendant des années jamais je n'aurais demandé un coup de main pour quoi que ce soit à un mec, pote ou pas, parce que justement c'était un mec.

Et puis les petites remarques blessantes continues, même pendant les loisirs - certaines scènes me reviennent en écrivant ce texte - par exemple en cours de natation pour ranger les mannequins «laisse le porter, tu vas te faire mal» à côté d'un gars plus petit, plus fin, plus jeune qui n'avait rien demandé. Ce genre de remarques qui s'accumulent, encore et encore faites principalement par des mecs.

Je me suis mise à les détester, parce que c'est des mecs : parce que c'est



envers les mecs, mais je commence à me dire que le problème de base c'est pas forcément eux, mais l'éducation qu'on leur a donnée et avec ça la société patriarcale. Puis de plus en plus de rencontres avec des meufs misogynes, rencontre avec des potes mecs au vécu similaire sur certains points, qui cherchent à comprendre, qui cherchent à s'organiser contre cette société patriarcale. Des heures de questionnements, «en fait c'est pas parce que c'est un mec que c'est une personne misogyne, tout le monde peut l'être?». Puis au cours du lycée j'ai pris la décision d'essayer de ne plus faire de différenciations autant que possible, de réussir à demander les mêmes choses, à faire confiance sur les mêmes choses, etc. Malheureusement l'éducation donnée à certains gars est débile, mais autant que l'éducation donnée à certaines meufs, je me dis que le seul moyen d'améliorer un peu le rapport entre les gens est d'arrêter de faire des différences d'éducation; que chacun devrait faire en sorte que les personnes de genres différents soient considérées de la même manière.

Je me suis mise à les détester, parce que c'est des mecs : parce que c'est

envers les mecs, mais je commence à me dire que le problème de base c'est pas forcément eux, mais l'éducation qu'on leur a donnée et avec ça la société patriarcale. Puis de plus en plus de rencontres avec des meufs misogynes, rencontre avec des potes mecs au vécu similaire sur certains points, qui cherchent à comprendre, qui cherchent à s'organiser contre cette société patriarcale. Des heures de questionnements, «en fait c'est pas parce que c'est un mec que c'est une personne misogyne, tout le monde peut l'être?». Puis au cours du lycée j'ai pris la décision d'essayer de ne plus faire de différenciations autant que possible, de réussir à demander les mêmes choses, à faire confiance sur les mêmes choses, etc. Malheureusement l'éducation donnée à certains gars est débile, mais autant que l'éducation donnée à certaines meufs, je me dis que le seul moyen d'améliorer un peu le rapport entre les gens est d'arrêter de faire des différences d'éducation; que chacun devrait faire en sorte que les personnes de genres différents soient considérées de la même manière.

J'ai parfois toujours en tête que je dois faire deux fois plus qu'un homonyme masculin, parce que je suis encore marquée par ces années, et que notre génération est encore remplie de misogynie, de différenciations. Mais au fur et à mesure des années, je mets ma colère face aux institutions et au fonctionnement patriarcal, de moins en moins face à des mecs uniquement parce que c'est des mecs. Je ne dis pas que je n'ai plus jamais de réflexions misandres, mais j'essaie de les comprendre, et j'espère bien qu'un jour il n'y aura plus de patriarcat.

Je suis vénère d'être une meuf, et de ne pas juste être moi.

Je suis vénère parce que tout le monde autour de moi me dit, me rappelle que je suis une meuf.

Je suis vénère contre ces gens qui, dès la maternelle, me disaient «Oh lala, mais tu as 4 frères, t'es la SEULE FILLE, c'est pas trop dur» ou «ça doit être chiant», parce que moi, je comprenais pas le sens de ces phrases, je voyais pas la différence entre une fille et un garçon, un frère et une sœur, pour moi c'était juste des modèles ou des copains pour jouer, je trouvais ça cool d'avoir pleins de frères, visiblement ça ne l'était pas.

Je suis vénère contre ces gens qui ensuite m'ont fait croire que c'était cool et valorisant d'être considérée comme un GARÇON MANQUÉ, parce que visiblement dans ce monde il vaut mieux être une personne ratée plutôt qu'une fille.

Je suis vénère contre tous ces gens qui n'ont cessé de me rappeler que, PARCE QUE J'ÉTAIS UNE FILLE, je ne pouvais pas parler fort, je ne pouvais pas répondre aux adultes quand je n'étais pas d'accord, que je n'avais pas le droit d'insulter les gens, parce qu'une fille ça ne doit pas prendre de place, ça doit être conciliante et surtout, ça ne peut pas être vénère.

Je suis vénère contre mes frères qui, à partir d'un certain âge, ont arrêté de m'intégrer à leurs jeux, parce qu'UNE FILLE ça ne peut

VNR

pas jouer au foot, ça ne peut pas se battre, ça ne s'intéresse pas aux mêmes choses qu'eux.

Je suis vénère contre mon père qui «n'a jamais su s'y prendre avec UNE FILLE», qui n'a cessé de me différencier de mes frères. Je suis vénère quand, à l'adolescence, je n'ai pas eu le droit d'avoir de scooter comme mes frères parce que je suis UNE FILLE, qu'on a peur de ce qui pourrait m'arriver, peur que je sois seule, sans jamais mettre de mots sur ce qui pourrait arriver.



Je suis vénère quand, lorsque ma mère s'absente, il y a quatre garçons à la maison mais c'est à la SEULE FILLE qu'on demande de passer l'aspirateur, faire la vaisselle, faire les courses, étendre le linge.

Je suis vénère parce que quand je demande pourquoi, on ne me répond pas.

Je suis vénère parce que je sais

que c'est parce que je suis UNE FILLE, alors je décide de ne pas faire, pour voir si on finira par se tourner vers mes frères, si ces derniers vont prendre l'initiative de prendre en charge certaines tâches.

Je suis vénère parce que ça n'arrive pas, et que je suis la seule à qui l'on reproche de ne pas avoir fait ces tâches.

Je suis vénère parce que dès que je soulève la question des différenciations filles / garçons avec mon père, il me dit que je fais chier, que je cherche toujours les problèmes, qu'on ne peut pas discuter avec moi, que je suis hystérique.

Je suis vénère parce que je suis UNE FILLE donc on me traite comme un enfant, on me dit de faire attention à moi quand je sors, on me raccompagne, on me demande comment je fais pour ne pas avoir peur.

Je suis vénère parce que j'ai peur mais je ne préfère pas le dire, je ne veux pas qu'on me retire ma liberté de me déplacer seule. Alors je m'habille comme un garçon, et je ne raconte pas mes agressions.

Je suis vénère contre tous ces connards de mecs qui essaient de profiter de mon âge, de mon état pour me toucher (visiblement mon corps est un bien public).

Je suis vénère d'avoir toujours eu besoin des mecs pour me sortir de la merde, parce que seule ou